

Le Matin n° 240, mercredi 7 décembre 1977,

Mémoire et musique

Catherine B. Clément

1977

[25]

Iannis Xénakis, né en Roumanie en 1922 de parents grecs, travaille en France depuis 1947. Longtemps, sa musique a été contestée, barrée, et critiquée; aujourd'hui, un cycle Iannis Xenakis est organisé par la Recherche artistique: juste revanche, c'est le ministère de la Culture qui est à l'origine de cette initiative, qui sera suivie, l'année prochaine, par un cycle Olivier Messiaen.

Commencée depuis le 28 novembre, et se poursuivant jusqu'au 21 décembre, cette série de concerts connaît un immense succès, qui prouve à l'évidence la clarté et l'importance de cette oeuvre musicale. On aurait tort de croire, dans une perspective plutôt obscurantiste, qu'une musique élaborée avec des moyens mathématiques ou informatiques, ne peut pas s'écouter avec des oreilles habituées à la mélodie symphonique: aucune contradiction, mais une recherche ouverte sur l'univers sonore, une recherche où le rationnel et le sensible produisent un effet de création et de plaisir.

Mais Iannis Xénakis n'est pas un compositeur comme les autres: il a aussi été l'élève de Le Corbusier, a exercé le métier d'architecte, et pense son travail sur la musique comme une démarche aussi pédagogique: il enseigne à l'université de Paris 1 et dirige le Centre d'études et de mathématique automatique musicale - travail fait pour des enfants, qui ouvre des voies dans le champ en friche de l'éducation musicale. C'est encore un philosophe: plus simplement, un homme qui pense, en profondeur et, dans sa totalité, sa pratique de musicien.

C'est enfin un homme qui se souvient, dans sa tête et dans sa chair, d'avoir été naguère un combattant politique.

On dit de lui, sommairement: « compositeur et mathématicien ». Et, dans le monde où nous vivons, où la musique est surtout vécue comme sensation directe, cette définition fait de lui une bête curieuse: entre le professeur Nimbus et Beethoven, entre Einstein et son violon. Mais quand on l'écoute parler, comme tout est simple... Il explique, inlassablement [...]

c'est de la musique qu'il parle, c'est aussi la musique qui parle, avec une longue, et lourde, cruelle histoire: la sienne, celle de Iannis Xénakis.

La musique, c'est quoi? Une question qu'il formule lui-même, et à laquelle il répond de façon concrète: « On entend quelque chose, instantané, comme un faisceau lumineux, la nuit, comme un flux d'électrons qui se balade. Le flux temporel, c'est ce balayage physique naturel qui permet de saisir les choses à travers le son. La musique se dévoile ainsi: dans le flux temporel, l'instantané, stocké ensuite dans la mémoire, sans laquelle on n'aurait que la perception, et aucune connaissance. »

UNE EXIGENCE DE COHÉRENCE

Il emploie le mot connaissance avec respect, il le répète; en ces temps où elle est si souvent jetée à la poubelle de l'histoire, lui s'en repaît.

« ... Or toute la musique se fait sur du figé. Sur une reconnaissance: de la force des sons, de leur intensité, de leur hauteur, de leur timbre, de leur couleur... Le cerveau décortique tout cela mystérieusement, sans doute avec des processus très enfantins. Le fait de reconnaître introduit des mesures, des rapports, c'est-à-dire une métrique, un système de mesures. Et là se constituent des structures et, au-delà, une structure d'ordre total. »

Quelque chose pointe le bout de l'oreille, qui là aussi se reconnaît: l'ordre total, la mesure... Un air de pensée philosophique, une exigence de cohérence infinie. La musique sera l'axe de cette pensée.

Mais ce n'est pas compliqué du tout: « Soit deux valeurs, et soit encore une troisième, on peut la classer par rapport aux deux autres, dans le registre des mesures du son. Et ce classement fait une structure hors temps, indépendante du temps par exemple, la gamme. Ce qui dépend du temps, par contre, c'est la succession dans le temps, son ordre, c'est la mélodie. D'où une distinction, que je fais, entre la musique hors-temps, tout ce qui est mesure, et l'exécution, en-temps. C'est tout ce qui reste au temps. »

Hors-temps: les écritures sur les partitions, les petits pois ronds, blancs ou noirs, avec des queues, qu'on appelle notes, les comptages, les blets, des décibels, les fréquences [...]

« La musique, c'est ce stockage des formes, que l'on reconnaît. On a quelque chose dans la tête, qu'on a entendu, et comme des enfants, on essaie de reconnaître, de classer ce qu'on reconnaît. »

DES CHEMINS SANGLANTS

Comme des enfants. Devant cet homme d'une massive présence, d'un coup surgit l'image effacée d'un enfant, élevé loin d'ici. Et qui a, pour être reconnu en France, traversé des chemins sanglants,

difficiles, hostiles, jusqu'à la gloire enfin qui est la sienne aujourd'hui.

« J'avais une sensibilité énorme. Vers cinq ou six ans, ma mère avait une petite flûte, elle s'est mise à jouer. Et c'est là que, pour la première fois, j'ai senti la musique. Peut-être parce que, pour une fois, elle s'était occupée de moi? Après, plus tard, j'ai appris le piano, et j'aimais la Polonaise no 40, qu'une amie jouait. Je ne pensais pas de tout « révolutionner » la musique!

Crac, c'est à ce moment, en parlant de « révolutionner » la musique, qu'il ajoute: « Après, j'ai fait la Résistance », et puis il saute un temps, « et à mon arrivée à Paris, j'étais dans les contradictions des mouvements musicaux de l'époque: musique serielle, musique concrète et stockage des sons. J'étais dans une totale détresse morale, après un désastre militaire, politique, idéologique, surtout après la critique du stalinisme.

C'est de son pays, la Grèce, qu'il parle, et de ce qui fut son parti, le Parti communiste grec pendant la dernière guerre.

« ...Je n'avais laissé derrière moi que de la fumée, des cadavres, des ruines. Mais j'avais décidé de faire de la musique, tout ce qui me restait. Et je suis passé en France, clandestinement, grâce au PCI, le 11 novembre 1947.

Mémoire. La sienne, réservée, qui ne se libère que pour mieux rendre compte de son activité créatrice. Mémoire: la sienne, mais aussi une autre plus archaïque, qu'on dirait venue de la Grèce imaginaire et historique, la Grèce des philosophes.

« Si je suis arrivé au marxisme, c'est parce que j'étais platonicien: il y avait là une première tentative pour organiser la société, et le marxisme m'apparaissait comme une sorte de platonisme un peu bizarre. » Mais avant, il y a, en lui, profondément ancrés, les deux penseurs qui préfigurent Platon, celui qui pensait que tout passe et qu'on ne peut rien saisir, Héraclite, et celui qui pensait au contraire que rien ne bouge, Parménide. Xénakis les vit de l'intérieur, comme s'il était mystérieusement au comble de la modernité et dans les sources les plus lointaines de nos pensées, là où s'est formée la philosophie, la nôtre. Là où il s'est aussi battu pour la liberté: et voici que, dans le même geste, se réunissent la musique, la philosophie et la lutte résistante.

« Ma nouvelle musique fut le résultat de l'expérience des manifestations de rue, par exemple Métastasis. En Grèce, il n'y a pas eu un Oradour, mais plusieurs. Dans les manifestations, on remplissait les rues, on allait vers le QG allemand, en scandant des slogans. Là, ils nous attendaient avec des chars, et c'était un événement sonore, que je n'osais pas appeler musique, mais qui se transformait, de cris ordonnés en cris chaotiques avec rythmique de mitrailleuses... Une autre expérience: en 1944, contre les Anglais, dans les combats de rue, quand j'étais secrétaire des étudiants de

Polytechnique. La nuit, pendant tout ce mois, la ville bouillonnait de batailles éparses et de balles traçantes qui faisaient une musique fantastique dans l'espace. Et puis je suis un campeur, et cela constitue un autre stock de sons: le chant des cigales, l'histoire du vent, à travers les feuilles, comme l'écoute Debussy. »

SILENCES ET CENDRES

Il ne parlera pas autrement de ses combats: comme ce qu'ils ont engendré comme musique. Le reste est silence et cendres, cela, il le dira. Ayant trouvé ailleurs, dans la création musicale, le prolongement de ses jeunesse passées, ayant fait ce qu'il avait décidé, de la musique, sans oublier rien de ce que sa mémoire avait souffert.

Alors, ce mathématicien, comment le voyez-vous à présent? « Ce que j'ai fait, est en partie "rationnel", car calculer, c'est accepter des règles. Mais il y a autre chose: il faut être comme un vagin distendu, il faut tout laisser passer, et attraper la bête au passage.

Catherine B. Clément